



Théâtre National Marseille

La CRIÉE

Direction Jean-Louis Benoit

Salé août

# SALE AOÛT

DE SERGE VALLETTI  
MISE EN SCÈNE PATRICK PINEAU



SPECTACLE JOUÉ À LA FRICHE LA BELLE DE MAI - LA CARTONNERIE  
15 AU 18 DÉCEMBRE 2010

# SALE AOÛT

de **Serge Valletti**  
mise en scène **Patrick Pineau**  
lumière **Marie Nicolas**  
son **Jean-Philippe François**  
scénographie **Sylvie Orcier**  
costumes **Sylvie Orcier** et **Charlotte Merlin**  
accessoires **Renaud Léon**  
assistantat à la mise en scène **Anne Soisson**

**coproduction** Coproduction MC93 Bobigny, Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, Conseil Régional Languedoc-Roussillon, Scène nationale Evreux-Louviers, Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau, Compagnie Pipò

**création** Scène Nationale de Sète et du Bassin de Thau, le 24 novembre 2010

Texte publié aux Éditions L'Atalante (septembre 2010)



AVEC

**Gilles Arbona, Nicolas Bonnefoy, Hervé Briaux, Célia Catalifo, Laurence Cordier, Jean-Charles Di Zazzo, Pierre-Félix Gravière, Mathilde Jaillette, Laurent Manzoni, Benoît Marchand, Sylvie Orcier**



**SPECTACLE JOUÉ À LA FRICHE**

**LA BELLE DE MAI - LA CARTONNERIE**

**entrée piéton : 41 rue Jobin, 13003 Marseille**

**entrée véhicules : 12 rue François Simon, 13003 Marseille (parking gratuit)**

## REPRÉSENTATIONS

**du 15 au 18 décembre 2010**  
**Friche la Belle de Mai -**  
**La Cartonnerie à 20h**  
durée du spectacle : 1h20

## CONTACT

Florence Lhermitte  
04 96 17 80 35  
f.lhermitte@theatre-lacriee.com  
Béatrice Duprat  
04 96 17 80 34  
b.duprat@theatre-lacriee.com

## RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

du mardi au samedi de 12h  
à 18h aux guichets ou par  
téléphone au 04 91 54 70 54  
vente et abonnement sur :  
[www.theatre-lacriee.com](http://www.theatre-lacriee.com)  
Tarifs de 8 à 22€

## PHOTOS

des photos libres de droits  
pour la presse régionale  
sont disponibles  
sur notre site  
[www.theatre-lacriee.com](http://www.theatre-lacriee.com)

# JOURNÉE THÉÂTRE, HISTOIRE ET POLITIQUE

samedi 18 décembre AU THÉÂTRE DE LA CRIÉE

## 15h LECTURE-SPECTACLE «LE MASSACRE DES ITALIENS» (durée 45mn)

Virginie Aimone, comédienne, nous raconte le massacre des Italiens à Aigues-Mortes en 1893, rythmé par des extraits de chansons populaires et une mise en jeu des principaux protagonistes de cette affaire (proposition du collectif DAJA et de l'association Manifeste Rien)

avec **Virginie Aimone**

mise en scène **Jérémy Beschon**

production **Martine Derrier** (les petits ruisseaux)

Cette lecture spectacle est l'adaptation scénique de l'ouvrage historique *Le Massacre des Italiens* de Gérard Noiriel (Ed. Fayard). La comédienne joue avec les différents accents des protagonistes, avec les différents niveaux de langage des témoignages recueillis et analysés par l'auteur. Elle cabotine, donne corps et stigmates aux personnages pour mieux les partager avec le public qu'elle interpelle. Elle s'emporte dans des diatribes, déambule soudainement, clame les chansons populaires et disparaes.

## 17h DÉBAT, animé par Martine Derrier avec **Gérard Noiriel** (historien, directeur d'études à l'EHESS)

Le peuple est-il « raciste » ? Comment combattre le fléau du racisme ? Quelle relation établir entre les discours républicains exaltant l'identité nationale et les comportements xénophobes ? L'ouvrage de Gérard Noiriel pose ces questions essentielles en analysant un événement historique refoulé dans la mémoire collective : Le 17 août 1893 a eu lieu à Aigues-Mortes (Gard) l'un des plus sanglants massacres d'immigrés de toute l'histoire contemporaine de France. Une centaine d'ouvriers italiens, venus travailler dans les salins, sont tués ou blessés. Les assassins, identifiés par les gendarmes, seront néanmoins tous acquittés par le jury populaire de la Cour d'assises...

## EN QUELQUES MOTS

**Le 17 août 1893, dans les marais salants d'Aigues-Mortes, s'est déroulé un des plus sanglants « pogrom » de l'histoire française. Des émeutes entre ouvriers ont provoqué la mort de huit d'entre eux et fait plus de cinquante blessés - tous des Italiens massacrés par des Français. Les assassins furent tous acquittés et l'affaire a été enterrée.**

La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration a souhaité soutenir les recherches de l'historien Gérard Noiriel sur ce fait historique afin de faire sortir de l'oubli un événement emblématique mais longtemps occulté. L'histoire nourrissant la création artistique, la CNHI a proposé à la Maison de la Culture de Bobigny de se saisir d'Aigues-Mortes - 1893 pour en porter l'histoire au théâtre... et commande a été passée à Serge Valletti, écrivain marseillais d'origine italienne.

Lorsqu'on m'a proposé de mettre en scène cette pièce de Serge Valletti, je ne connaissais pas les événements tragiques d'Aigues-Mortes d'août 1893. J'ai donc lu les documents écrits de Gérard Noiriel publiés par La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration. J'ai découvert alors un des moments les plus tragiques, et presque totalement ignoré, de l'histoire des émigrés en France, ce véritable pogrom contre des familles entières d'émigrés italiens venus travailler dans les Marais salants qui entourent cette ville sans histoires.

La question était pour moi de savoir : comment le théâtre peut-il être la mémoire d'un fait historique, d'un pogrom, de cet acte tragique... en étant dans notre présent, comment être ici et maintenant en parlant d'hier. A la première lecture de la pièce de Valletti, j'ai immédiatement été séduit par son approche. Il ne s'agit pas d'une œuvre pamphlétaire, il ne s'agit pas de théâtre documentaire, il s'agit d'un théâtre à hauteur d'homme, d'un théâtre miroir qui nous confronte à d'autres nous-mêmes. C'est un sujet grave, profond traité de façon très fine par Serge Valletti, qui est marseillais d'origine italienne. Il y a une multitude de prolongements où chacun est libre d'entendre ou de

ne pas entendre ce qui est dit. Cette « comédie triste » qui emprunte au vaudeville nous plonge au cœur d'une famille bourgeoise confrontée, presque par hasard, à un événement tragique. Et c'est là, dans ce décalage, dans ce croisement entre « petite » histoire familiale et « grande » histoire tragique que se trouve tout le talent de Valletti. Il distille au fur et à mesure du déroulement de l'histoire, ces trois jours où tout va basculer, tous les questionnements qui traversent aujourd'hui encore la société française confrontée à la présence de l'étranger, le bouc émissaire parfait, celui qui apparaît souvent comme une menace dans une société en perte de repères, de certitudes et de confiance en elle-même. Avec mes compagnons habituels, acteurs et techniciens, nous voulons faire entendre ce théâtre qui ose le rire et l'émotion pour témoigner sans juger.

PROPOS RECUEILLIS LORS D'UN ENTRETIEN ENTRE PATRICK PINEAU ET JEAN-FRANÇOIS PERRIER

# LES MASSACRES D'AIGUES-MORTES, AOÛT 1893

par Serge Valletti

## NOTE D'INTENTION

L'intention ne vaut pas l'action.

Bien sûr mon intention est d'écrire la pièce de théâtre la plus ceci, la plus cela.

Bref.

En premier lieu il y a le formidable dossier établi par Gérard Noiriel.

C'est à partir de ce document que peut germer l'envie d'écrire une pièce qui sera tout simplement à la hauteur.

Mais comment procéder ?

## LES FORCES EN PRÉSENCE

J'ai en ma possession quelques éléments, quelques cartes, dans le sens atout et dans le sens géographique.

Ces cartes ce sont tout d'abord des hommes.

Gérard Noiriel, je l'ai déjà dit, grâce à son dossier.

Patrick Sommier, directeur de Bobigny, qui s'est engagé avec enthousiasme et que j'ai envie de satisfaire « intellectuellement ».

Et enfin le metteur en scène pressenti pour diriger la troupe.

Mentalement je m'installe dans un fauteuil et j'imagine le spectacle qui va être créé et pour ce faire le metteur en scène a besoin d'un texte.

C'est moi qui vais le lui fournir.

Je vais fabriquer un texte en vue d'un spectacle à venir, voilà le mouvement de départ. Voilà la ligne de force de mon travail.

## PORTRAIT D'UN MASSACRE

Après avoir tourné et viré autour du dossier de Gérard, j'en ressors quelques éléments :

Les gens, les personnages, les héros de cet événement : La communauté de la ville : le Maire, le Préfet, les commerçants, les paysans, les employés de la Compagnie des Salins du Midi, les gendarmes, les militaires et les ouvriers italiens. Les lieux de l'événement : les marais, les commerces, les villas, la Tour, la gare. En décortiquant plus précisément, un lieu retient mon attention : La villa de Monsieur Fournier.

## LA VILLA DE MONSIEUR FOURNIER

Dans toute cette histoire voilà le lieu où naît le théâtre.

Je cite le passage dans le dossier de Gérard Noiriel :

Le préfet du Gard et le procureur général de Nîmes, qui ont pris la tête de la colonne, demandent au propriétaire, un dénommé Fournier, au nom de la loi d'ouvrir la grille de fer « de sa vaste maison », pour y abriter les Italiens. Celui-ci refuse. « Je n'ai pas envie qu'on me détruise ma propriété » répond-il. « Si l'on vous fait des dégâts, on vous les paiera » lui réplique le Procureur de la République. Mais la grille se referme sur les Italiens assaillis.

Voilà le moment qui bien que se passant en 1893 nous renvoie directement à aujourd'hui.

Pourquoi Monsieur Fournier n'a pas ouvert sa porte ?

A sa place l'aurions-nous ouvert ?

>>>

## QUATRE ACTES

Et puis après l'espace, le temps de l'événement : les trois jours structurés ainsi :

- 1 – Le soir du 15 août, sorte de veillée d'arme avant l'événement où tous les éléments du drame sont là exposés ;
- 2 – La journée du 16 août, début des troubles ;
- 3 – La nuit du 16 au 17 août puis la journée du 17 août, acmé du drame ;
- 4 – Après le procès.

## LES PERSONNAGES

Il y a un mois Patrick me demande le nombre d'acteurs. Je réponds une douzaine.

Aujourd'hui je peux préciser encore plus : quatre femmes et sept hommes.

Comme une pelote de fil, je commence à tirer par un bout :

- Monsieur Fournier, que j'appelle Le Père Fournier
- Sa sœur Marthe Astier, veuve
- Son neveu, Léon Astier, étudiant

- Monsieur Anton, haut responsable de la Compagnie des Salins du Midi
- Sa femme Clotilde
- Sa fille Blanche
- Adrienne, 20 ans, amie de la famille et qui passe l'été chez M. Fournier.
- L'Ingénieur
- Le professeur d'histoire
- Alexandre, ami de Marthe
- Et enfin Mario Calori, homme à tout faire de M. Fournier.

Ajoutez beaucoup de sel, des marais, du vent, le soleil, les remparts de la ville, les pierres qui fracassent les vitres. Les morts et le sang.

Serge Valletti – Avril 2008

# UN NON-LIEU DE MÉMOIRE

Aigues-Mortes est une petite ville de Camargue, proche des Saintes Marie de la Mer. De nos jours, elle s'anime surtout l'été, grâce au tourisme. Les visiteurs affluent dans cette cité « chargée d'histoire » dont la mémoire visible est fixée dans les pierres de son architecture : les ruelles de la vieille ville, les remparts, et la fameuse Tour de Constance dans laquelle on enfermait, avant la Révolution, les femmes de religion protestante. La statue de Louis IX (« Saint Louis »), sur la place du même nom, rappelle que le roi « très chrétien » s'est embarqué à Aigues-Mortes, en direction de Tunis, pour une ultime croisade, dont il ne reviendra jamais.

Mais les historiens de l'immigration connaissent Aigues-Mortes pour une autre raison. C'est ici que le 17 août 1893 a eu lieu le plus grand « pogrom » (au sens du dictionnaire : « émeute accompagnée de pillages et de meurtres, dirigée contre une communauté particulière »), de toute l'histoire contemporaine de la France. Ce jour-là, les ouvriers italiens travaillant dans les salins ont été littéralement massacrés par la population locale. Bilan : 9 morts et une cinquantaine de blessés, selon les autorités françaises. 9 morts, 17 disparus et une centaine de blessés selon les autorités italiennes. Cet événement a marqué le paroxysme des violences anti-italiennes perpétrées en France au cours des années 1880-1890. Il a été à la une de l'actualité pendant plusieurs semaines, non seulement en raison de la sauvagerie de ce massacre collectif, mais aussi parce que les partis et les journaux transalpins s'en sont emparés pour alimenter une violente campagne contre la France, à une époque où l'Italie était l'alliée militaire de l'Allemagne.

L'affaire d'Aigues-Mortes a été à nouveau au cœur de l'actualité à la fin du mois de décembre 1893, au moment du procès. Alors que la culpabilité des 16 inculpés français avait été clairement établie par la justice, le jury populaire de la Cour d'assises d'Angoulême, cédant aux

pressions nationalistes, a prononcé un acquittement général. Ce verdict, l'un des plus grands scandales judiciaires de l'histoire contemporaine française, sera accueilli avec consternation par le gouvernement républicain et relancera l'agitation anti-française en Italie.

L'affaire d'Aigues-Mortes illustre au plus haut point ce que j'ai appelé dans le *Creuset français* les « non-lieux de mémoire » de l'histoire républicaine. Le « pogrom » et le déni de justice qui l'a suivi ont été refoulés de la mémoire nationale, mais aussi de la mémoire locale. Le travail collectif de « repentance » n'ayant pas pu se faire, un sentiment diffus de culpabilité subsiste encore aujourd'hui à Aigues-Mortes, comme j'ai pu le constater en enquêtant sur place. Le fait que les Italiens aient été massacrés au pied des remparts de la ville, sous les yeux de Saint Louis rendant la justice, n'a jamais pu être véritablement assumé. Le pogrom du 17 août 1893 demeure comme la face sombre, la face cachée de la ville, qu'aucun son et lumière ne vient jamais éclairer durant les belles soirées d'été.

Du côté italien, les familles des victimes n'ont pas eu la possibilité d'accomplir leur « travail de deuil » puisque plusieurs corps n'ont jamais été retrouvés et que les cadavres identifiés ont été enterrés de nuit à Aigues-Mortes, par les autorités locales, au lendemain même des événements, par crainte que la population ne s'en prenne aux cercueils. L'ampleur du massacre et l'injustice du procès ont nourri un ressentiment durable en Italie. Dans la mémoire nationale italienne, Aigues-Mortes est devenu le symbole du drame des émigrants. L'événement a été longtemps exploité par la droite nationaliste. On dit même que Mussolini aurait confié à Hitler, lors du pacte signé entre les deux hommes en 1939, que lorsqu'il aurait envahi la Provence, son premier geste serait de raser Aigues-Mortes.

GÉRARD NOIRIEL

# CHRONOLOGIE DES FAITS

## **MATINÉE DU 16 AOÛT.**

Le 16 août à 6 heures du matin le travail du levage a commencé dans les salins de la Fangouse. Une centaine d'ouvriers Français et 200 Italiens, sont alors présents sur le chantier. Des incidents éclatent au sein des équipes mixtes ou se mélangent italiens et français. Leur cause principale tient au fait que les ouvriers français n'arrivent pas à suivre la cadence des Piémontais beaucoup plus endurants. Les ouvriers étant payés au rendement, et collectivement, ceux qui ne suivent pas le rythme pénalisent les autres. C'est là le principal motif de mécontentement des Italiens.

Les ouvriers français répondent à ces critiques. Certains lancent des pierres en invectivant les « sales Italiens qui viennent nous prendre notre pain ». Un Piémontais riposte par une provocation extrême, compte tenu de la pénurie d'eau potable dans les marais en cette saison, il va laver sa chemise sale dans un baquet d'eau destiné à la boisson.

Après le repas, chaque groupe rejoint sa cambuse pour faire la sieste. C'est à ce moment-là que s'impose comme porte-parole du groupe Giovanni Giordano. Bilingue, alors que ses camarades ne parlent que leur dialecte, il rameute les Piémontais aux cris de « Italia — Italia » ; « Vive l'Italie. A bas la France ». Armés de manches de pelles, de fourches et de couteaux, ils assaillent les Français qui font la sieste dans leur cambuse. Au cours de la bagarre, cinq ouvriers français sont blessés dont un qui reçoit deux coups de couteau dans les fesses.

## **LE 16 AOÛT DANS L'APRÈS-MIDI.**

Averti de ces violences, le juge de paix arrive sur les lieux avec deux gendarmes. Giordano est arrêté et menotté.

Ses camarades encerclent les gendarmes qui font alors les sommations d'usage. Le juge parvient à calmer les esprits et en gage de bonne volonté, accepte de relâcher Giordano, ce qui a pour effet de désamorcer le conflit. Les Français quant à eux quittent les lieux, laissant ainsi les Italiens seuls maîtres du chantier.

Les ouvriers français qui ont perdu la face dans cette bagarre décident alors de se venger. A 4 heures de l'après-midi, ils commencent à ameuter la population, affirmant que trois ouvriers du pays ont été tués par les Italiens. Cette fausse nouvelle provoque une intense émotion, d'autant plus que plusieurs blessés sont arrivés dans l'intervalle dont celui qui a reçu les coups de couteau dans les fesses et qui ne manque pas d'exhiber ses plaies. Un groupe de 300 personnes se forme et commence alors une véritable chasse aux Italiens dans les rues d'Aigues-Mortes. Une soixantaine d'entre eux se sont regroupés à l'intérieur de la boulangerie à deux pas de la mairie. La population fait alors le siège de la boutique. Pendant plusieurs heures, la foule cribble la boulangerie de pierres et tente d'enfoncer la porte avec une poutre. A l'intérieur, on se barricade avec des sacs de farine.

Les deux gendarmes présents chargés d'assurer l'ordre appellent à la rescousse 20 douaniers pour protéger les Italiens. Le juge de paix, deux adjoints au maire et le curé sont aux abords de la boulangerie pour tenter de calmer la foule. Gendarmes et douaniers réunis réussissent à la contenir jusqu'à ce qu'arrivent les renforts de Nîmes vers 23h30. Les effectifs de gendarmerie s'avèrent encore insuffisants pour mettre fin à l'émeute, le préfet fait appel à la troupe, mais l'armée n'arrivera sur les lieux que le 17 après-midi, après le massacre. >>>

## LE 17 AOÛT

C'est par la gare que doivent arriver les renforts militaires. Et la seule manière de sauver les Italiens est de les évacuer par le train vers Nîmes ou Marseille.

Au lever du jour, la foule qui s'est reconstituée décide de se rendre au marais de la Fangouse pour en chasser les 50 Italiens qui s'y trouvent encore. Prévenus les gendarmes parviennent à devancer la foule et à enfermer les Italiens dans leur cambuse afin de les protéger. Parvenue sur les lieux, la foule brise les vitres et tente de défoncer la porte. Les gendarmes parviennent à faire sortir les Italiens de leur cambuse et à leur faire prendre le chemin d'Aigues-Mortes dans l'espoir de les conduire à la gare. La colonne avance, suivie par cette foule excitée.

A Aigues-Mortes, un autre groupe d'émeutiers de 500 à 600 individus s'est formé. Parmi eux plusieurs cultivateurs sont armés de fusils. A l'approche des remparts, ce groupe venu de la ville rencontre la colonne des Italiens se dirigeant vers la gare encadrée par les gendarmes et entourée par les agresseurs de la Fangouse. Pris entre deux feux, les gendarmes sont très vite débordés. Le capitaine et plusieurs de ses hommes sont atteints par des pierres. Ils tentent de se dégager en tirant en l'air, ce qui contribue à exciter la colère de la foule. Celle-ci pousse alors les Italiens dans un fossé et leur jette des pierres. L'un d'entre eux tente de sortir du fossé en disant «laissez moi, je suis corse, je suis français. Sauvez-moi ». Mais atteint par une balle il succombe peu après. D'autres Italiens tombés dans le fossé sont rués de coups.

Gisant au sol et voyant s'éloigner la colonne emmenée par les gendarmes, certains tentent de s'échapper en courant à travers les vignes. Ils deviennent alors la cible des cultivateurs armés.

Un Italien ayant réussi à se réfugier dans un jardin est rejoint par ses agresseurs. Sous les coups redoublés il est laissé pour mort. Le propriétaire du lieu s'approche de la victime pour tenter de la secourir mais celle-ci, reprenant ses esprits et croyant à une nouvelle agression, s'empare du bâton et le frappe à son tour. Sa femme appelle au secours, l'Italien se sauve, on lui tire dessus et on l'achève. Le cortège atteint enfin les remparts de la ville mais après

avoir tourné à l'angle d'une rue, il se retrouve coincé dans un étroit passage menant à l'entrée d'une vaste propriété. Le préfet du Gard et le procureur général qui ont pris la tête de la colonne, demandent au propriétaire, un dénommé Granier, d'ouvrir la grille d'entrée pour abriter les Italiens. Celui-ci refuse malgré l'insistance du procureur de la République. La gendarmerie débordée est impuissante à maîtriser les agresseurs. Les gendarmes à cheval, arrivés dans l'intervalle, leur font un rempart, mais les coups pleuvent de partout et le massacre se poursuit. Un étudiant d'Aigues-Mortes, Léon Astier, s'approche de deux Italiens tombés à terre pour leur porter secours. C'est alors qu'un homme s'approche à son tour pour frapper les deux malheureux à coup de bâton. L'un d'eux essaiera de se relever mais sera achevé à coup de manche de pelle. Le préfet ordonne un repli de la colonne sur la tour de Constance à 300 m de là. Les rescapés seront enfermés dans la tour et gardés jusqu'à l'arrivée de l'armée. Ce n'est qu'à 17h qu'arrivent les 250 hommes de la troupe attendus depuis le matin. L'évacuation des Italiens peut alors commencer.

Les 7 cadavres qui ont été retrouvés le jour même ont été dépouillés de leurs biens. Les corps ont été enterrés de nuit pour éviter de nouveaux troubles.

Le bilan sera de 9 morts et une cinquantaine de blessés, selon les autorités français et 9 morts, 17 disparus et une centaine de blessés selon les autorités italiennes.

L'affaire d'Aigues-Mortes a été à nouveau au cœur de l'actualité à fin décembre 1893, au moment du procès. Alors que la culpabilité des 16 inculpés français avait été clairement établie par la justice, le jury populaire de la Cour d'assises d'Angoulême, cédant aux pressions nationalistes, prononcera un acquittement général.

EXTRAIT – « LE MASSACRE DES ITALIENS » AIGUES-MORTES, 17 AOÛT 1893  
GÉRARD NOIRIEL

## SERGE VALLETTI

Marseille : une « immense Ville-Théâtre », selon Valletti. C'est là que l'auteur du récit *Pourquoi j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux-Port* - l'un de ses rares textes autobiographiques, où il conte, riant sous cape, comment il a jeté à la mer les cendres de son aïeule - est né. C'est là qu'il a puisé son inspiration, là qu'il a situé beaucoup de ses pièces (quand il les situe, ce qui est rare, mais la ville est souvent papable, reconnaissable et dominante), là qu'il a créé son langage de théâtre en donnant son propre rythme et sa propre syntaxe à la tchatche méridionale, là qu'il a fait ses premiers pas de musicien, d'acteur et d'auteur, là qu'il casse les règles du jeu dramatique pour écrire loin des moules traditionnels de la comédie. Valletti est marseillais, avec tout ce que cela implique : le sens de la galéjade, la parole toujours en expansion et dans le jeu de la contradiction, un sens de la vie embelli par l'infini des rivages et aussi corrodé par un certain mal de mer, l'affiliation innée à une culture méditerranéenne où les fureurs d'Aristophane sont aussi actuelles que les révoltes de la rue et des marchés phocéens d'aujourd'hui... Les premières pièces de Valletti sont introuvables, l'auteur semblant avoir préféré ne donner aux lecteurs que les œuvres qu'il jugeait abouties. Mais l'écrivain s'est trouvé tout de suite, à lire les titres et les résumés qu'on peut lire dans les études qui lui sont consacrées. Sa première comédie, *Les Brosses* (Valletti a 18 ans ; la création a lieu au théâtre Massalia, à Marseille), met en scène les clients d'une clinique douteuse, tous candidats au suicide et tous invités à acheter des brosses avant de mourir ! Il y a déjà la captation de l'absurde contemporain, transposé dans un cadre méditerranéen, et cette gravité sans laquelle il n'y a pour Valletti ni comique ni hilarité. Car, avec lui, on rira toujours à gorge déployée ou serrée, mais à mille lieues de la facile rigolade méridionale. Le jeune auteur est déjà un contemporain de Beckett qui, au lieu d'aller

vers le silence comme les tenants de l'avant-garde, joue avec toutes les possibilités de la palabre. Son art poétique, il l'exprimera plus tard quand il fera dire à l'un de ses personnages, dans *Au bout du comptoir, la mer !* : « Je me laisse entraîner par des histoires qui me rentrent dans le cerveau et qui ont de la peine à en sortir, il en reste toujours des bribes, des fragments, des débuts, des fins, parfois un type qui parle tout seul. » On l'a souvent comparé à Pagnol. Le rapprochement n'est pas infondé. Il descend de l'auteur de Marius par les fenêtres brisées des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso !

Valletti ne raconte pas tout. Il se masque lui-même quand il conte sa vie - son récit *Et puis, quand le jour s'est levé, je me suis endormie*, puise beaucoup dans ses souvenirs de jeune acteur arrivant à Paris dans la troupe de Daniel Mesguich mais les transpose dans la vie d'une comédienne imaginaire. Ses histoires sont traversées de brèches, appuyées sur des mystères que les mots cachent autant qu'il les dévoile. Ainsi écrit-il lorsqu'il parvient à ne plus jouer seulement à Marseille mais à Avignon, dans le festival off, et à Paris. Ses duos, qu'il interprète avec Jacqueline Darrigade, puis ses solos sont d'étranges bouffonneries qui jonglent avec des mythes d'hier (*Hamlet*) ou d'aujourd'hui (*Kennedy*). Ce sont, comme *La Conférence de Brooklyn sur les galaxies*, des démonstrations inversées : elles démontent plus qu'elles n'éclairent ou n'expliquent ! Les vérités fuient, comme emportées par la marée. Il ne reste que la solitude des hommes continuant à jouer avec des notions qui leur échappent.

A partir de *Le jour se lève, Léopold !*, que Chantal Morel monte en 1988, l'œuvre de Valletti accède à une nouvelle dimension, moins liée à la figure d'un double de lui-même et multipliant les personnages : elle peut être détachée de l'image du comédien Valletti (même ses solos peuvent être interprétés par d'autres acteurs, le monde du >>>

théâtre s'en apercevra peu à peu) ; elle exprime, à travers l'errance et les conflits de personnages sortis de nulle part (c'est-à-dire du peuple, jamais des classes favorisées), tout un univers où l'étrangeté des êtres se heurte à la folie de la vie. *Le jour se lève*, *Léopold !* est une traversée hallucinée d'une ville par des êtres hagards qui finissent dans la nuit leur mariage, leur recherche d'alcool, leurs petits trafics, allant de quartier en quartier et finissant sur la jetée. Il y a là tout un bric à brac d'humanité, paumés, fauchés, vantards, artistes inconnus, petits malfrats, tous dérisoires et tous bouleversants.

Ces petites gens, minables mais grandis par la fantaisie, on les retrouve dans les nombreuses pièces qu'écrit ensuite Valletti : *Carton plein*, où deux individus discutent sans fin d'un colis à ouvrir, *Domaine Ventre*, la quête de deux hommes traquant en vain un homme et de l'argent, *L'Argent*, librement inspiré d'Aristophane, où un quincaillier a le malheur de recueillir chez lui le dieu de l'Argent. *Pœub*, l'une des pièces les plus fabuleuses du répertoire, avec ses 64 personnages (ce qui n'empêcha pas Michel Didym de la mettre en scène en 2006), mérite une place à part : le patron d'un « pœub », impliqué malgré lui dans une conflagration mondiale, revient des années après dans son établissement, puisqu'il y a une place d'« ambianceur » à prendre. Toute une autre guerre humaine se déchaîne, au terme de laquelle il devient un autre : un clown.

A l'intérieur de cette humanité banale et dotée d'un indéfinissable génie Valletti place parfois des personnages appartenant au milieu du spectacle. Dans *Saint Elvis*, Elvis Presley est distordu au point qu'on ne sait s'il ne s'agit du vrai chanteur ou d'un fan se prenant pour son idole. Les protagonistes de *Tentative d'opérette en Dingo-Chine* sont des chanteurs répétant Le Pays du sourire dans une ville du Sud-Ouest. Dans *Au bout du comptoir, la mer !*, l'une des pièces de Valletti pour un seul acteur les plus jouées en France, un comique de casino se raconte à sa sortie de scène. Le cirque de l'auteur aime à jouer avec les références d'un cirque personnel qui passe par le music-hall mais accueille d'autres références très aimées, comme les polichinelles répérés dans un dessin de Tiepolo (ils lui ins-

pirent sa seule pièce écrite en duo, avec Jean-Christophe Bailly, *Villeggiatura*), le peintre Cézanne autour duquel il compose un monologue, *Je suis l'ami du neveu de la fille de l'ami intime du fils du voisin de Paul Cézanne*, le footballeur brésilien Garrincha - que la pièce *Monsieur Armand dit Garrincha* salue dans une action toute parallèle à la carrière du sportif - ou le grand ancêtre Aristophane dont il rêve d'adapter d'autres pièces que *L'Argent*.

C'est dire que l'écrivain sait, d'une œuvre à l'autre, rendre hommage à son panthéon personnel et ouvrir - ou entrouvrir - les tiroirs secrets de ses plaisirs et de ses passions. Il sait aussi, quand il en éprouve le besoin, mordre dans l'actualité : Papa installe un sosie, un double de Jean-Marie Le Pen dans un hôpital psychiatrique ; dans *Si vous êtes des hommes !*, des déshérités se révoltent et tentent de s'emparer d'un lieu au nom hautement symbolique, le Musée de l'Homme. Mais, majoritairement, l'œuvre se déroule dans la compagnie des inconnus de Marseille et d'ailleurs, des anonymes simultanément issus de la rue et du cerveau imaginaire de l'auteur : ce « monde de causeurs » de *Domaine Ventre*, tous les passants qui défilent et parlent dans les soliloques écrits pour le comédien Christian Mazzuchini (*Gens d'ici et autres histoires*, *Les Autres Gens d'ici*, *Encore plus de gens d'ici*)... L'une des émotions les plus violentes qu'éprouva Serge Valletti se déclencha le jour où il aperçut et emporta un carton jeté dans une poubelle parisienne ; des agendas, des lettres, des photos permettaient de reconstituer les étapes de la vie d'une femme qui venait de mourir. Valletti fut bouleversé par cette découverte. Cette reconstitution d'une réalité par la fiction, il la fit en écrivant *L'Invention de Suzanne*, pièce qu'il joua lui-même avec Ariane Ascaride pour France-Culture, en 2007 et dont il dit : « Ainsi en une heure passe un siècle ». Mais tous les textes de Valletti, quel que soit leur merveilleux délire d'esprit et de langue sudistes, peuvent être reliés à ce choc créateur. Dans chacune de ses fantaisies, même au plus fort des lazzi langagiers, le poète recrée l'infini labyrinthe des gens qu'on dit simples.

GILLES COSTAZ

## PATRICK PINEAU

Il a suivi la formation du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris dans les classes de Denise Bonal, Michel Bouquet et Jean-Pierre Vincent.

Comme comédien, il aborde tout aussi bien le répertoire classique d'Eschyle à Feydeau en passant par Marivaux, Calderón, Musset ou Labiche que les textes contemporains d'Eugène Durif, Mohamed Rouabhi, James Stock, Serge Valletti, Gérard Watkins, Irina Dalle dans des mises en scène de Michel Cerda, Éric Elmosnino, Jacques Nichet, Claire Lasne, Gérard Watkins, Irina Dalle ou Mohamed Rouabhi.

En tant que comédien de la troupe de l'Odéon et sous la direction de Georges Lavaudant, il a joué dans *Féroé, la nuit...* de Michel Deutsch, *Terra Incognita* de Georges Lavaudant, *Un Chapeau de paille d'Italie* d'Eugène Labiche, *Ajax/Philoctète* d'après Sophocle, *Tambours dans la nuit* et *La Noce chez les petits-bourgeois* de Bertolt Brecht, *L'Orestie* d'Eschyle, *Fanfares* de Georges Lavaudant, *Un Fil à la patte* de Feydeau, *La Mort de Danton* de Georg Büchner, *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov.

En tant que metteur en scène, il signe *Conversations sur la Montagne* d'Eugène Durif (1992), *Discours de l'Indien rouge* de Mahmoud Darwich (1994), *Pygmée* de Serge Sandor (1995), *Monsieur Armand dit Garrincha* de Serge Valletti (2001), *Les Barbares* de Maxime Gorki (2003), *Tout ne doit pas mourir* de Mohamed Rouabhi. Dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon en juillet 2004, il crée *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen. En 2005, il met en scène *Grain de sable* d'Isabelle Vanier, en 2006 *Des Arbres à abattre* de Thomas Bernhard, en 2007 *On est tous mortels un jour ou l'autre* d'Eugène Durif et les courtes pièces d'Anton Tchekhov *La Demande en mariage*, *Le Tragédien malgré lui*, *L'Ours* puis *Les Trois Sœurs*, spectacles programmés à la MC93. En 2009, il crée *La Noce* de Bertolt Brecht dans une nouvelle traduction de Magali Rigail, présenté à la MC93 en janvier 2010.

Au cinéma, il a tourné, entre autres, avec Eric Rochant, Francis Girod, Bruno Podalydès, Tony Marshall, Marie de Laubier et Nicole Garcia.